

9-109
"La Revue Européenne", Paris.
1^o Julio 1925. Año III. n^o 29



LEGADO DE D. MANUEL GARCIA BLANCO

Coucher de Soleil

(Souvenir du 16 décembre 1897).

Nous étions quatre amis, et nous revenions à Salamanque de notre habituelle promenade quotidienne, un soir de la mi-décembre, quand, le soleil à peine couché, nous fûmes arrachés à la terre par une vision céleste, d'une magnificence splendide.

A l'ouest de la route aérienne qui couronnait l'étendue, d'un tourbillon de nuages dorés irradiaient, comme d'immenses pétales, d'autres nuages resplendissants. L'un d'eux semblait le dos immense d'une bête mythologique, la peau laineuse d'une toison d'or embrasé, surmontée d'une épaisse et soyeuse crinière. D'autres couraient à travers le ciel, de tous les côtés, vêtus de rose brûlante, quelques-uns avec des teintes chatoyantes : de violet profond au centre et sur les bords de braise d'or. Des masses serrées, compactes, touchaient la terre, et semblaient d'abruptes montagnes purifiées, dont une ardente lave d'or couronnait les cimes ; et au-delà la mer céleste, verdâtre, sans bords, d'une profondeur infinie, d'une transparence très pure. Ça et là flottaient, comme des flocons, de petits nuages cendreaux qui ressemblaient à des oiseaux gigantesques se baignant dans la splendeur rouge. A gauche, sur l'océan vert du dernier lointain, des îles de quiétude, comme au pays des songes ; et derrière nous, à l'orient, des voiles roses d'étoffe vaporeuse enveloppaient la pauvre terre de langes imprégnées du parfum d'une lumière versée doucement par le ciel.



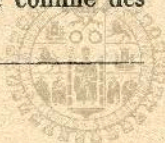


Tandis que nos esprits s'enfonçaient, s'absorbaient dans cette vision, dans le silence auguste, la scène changeait, d'un changement presque immobile. La toison de la bête zodiacale passait peu à peu de l'or au rouge brûlant, et toutes les formes de ce panorama réduisaient leurs contours, se contractaient. Le calme qui, pluie invisible, tombait du ciel et montait de la terre en insensible vapeur, était l'atmosphère intime de l'instant : calme devenu un milieu substantiel.

Ah ! si je pouvais rejouer cette sublime symphonie céleste, aux rares notes toutes chargées des plus pures couleurs du feu, et d'une ligne si candide ! Si je pouvais la peindre pour toujours et non pas verser ici seulement les pauvres fétus qui de la moisson de ces moments sont restés dans la tombe de ma mémoire ! Dans l'insondable sein de la Conscience divine, vit l'écho de cette symphonie céleste, et dans le sein de ma conscience dormira son reflet, car il gît en elle si profondément, si profondément, qu'il n'y a plus moyen de l'en retirer, de même qu'il n'y a pas moyen d'arracher du lit des eaux courantes de la rivière l'image, endormie là, des nuages qui s'y mirèrent avec amour, un instant.

Tout cela était comme l'idéalisation sculpturale de notre pauvre terre : des statues de montagnes et de plaines inondées d'un incendie de couleurs vivifiantes. Devant les étendues, purement visuelles pour nous, de ces blocs de nuages, la rude terre se rapetissait au point de perdre sa grossière réalité tangible. La céleste vision était alors la chose réelle et forte, et le champ de la terre, notre soutien, sa mesquine parodie, le reste de lie de l'impalpable poussière tombée de la lumière magnifique pour se déposer dans la pénombre du crépuscule terrestre.

L'intensité et la pureté de la vision, pénétrant en nous complètement jusqu'à nous gorger d'elle, induisait nos âmes à une contemplation pure, à un sentiment sans alliage d'idée. Une mer qui nous imprégnait comme des



COUCHER DE SOLEIL

éponges grelottant dans les abîmes de l'océan !... Et nos vies qui étaient alors la calme vie du ciel !...

« Que c'est beau ! me disais-je à moi-même ! Immensément beau ! d'une beauté surhumaine ! Que c'est beau ! » Et c'était bien cela. Beau et non pas agréable, ni joli. Beau, *formosus*, forme pure, infiniment pure, de couleur pure, sans intention, ni sens aucun, ni grossier contenu formulable, ni aucun noyau d'idée. Céleste révélation de l'intérieur de la beauté même, de la divine splendeur de la forme pure et lumineuse qui, fécondant les brutes ténèbres, crée des mondes.

Ce rayon de la gloire des âges sidéraux, m'arrachant aux soucis de ma vie quotidienne et au rythme mesquin de la réalité de chaque jour, ressuscita au fond des abîmes de ma conscience et sur la roche vive de son sédiment, les esprits lointains des aïeux de mes aïeux, la candide enfance de la famille humaine. Alors, le rêve et la veille se compénétraient sans frontières, alors, sous le psaume silencieux des sphères stellaires, prenaient comme un corps, pour l'esprit humain, les campagnes vaporeuses des nuées et les nuées pétrifiées des plaines, alors les cieux et la terre étaient peuplés d'un enchantement de monstres aux apparences changeantes, alors enfin, sur le théâtre de ces merveilles, la nature vierge, saisissant d'une étreinte étroite la vierge fantaisie, la rendit mère de la pauvre raison, qui, suspendue à ses mamelles fécondes et têtant leur lait si doux, se mit à balbutier maladroitement, en ouvrant les lèvres à ses chauds baisers d'amour. Aujourd'hui, la fille ingrate, la raison, reniant son sang, reproche à la pauvre petite vieille, à la fantaisie lassée, ses caprices innocents.

De même qu'en crevant au soleil, le mûr fruit doré répand la pulpe douce qui contient la graine, ainsi, en crevant, l'imagination mûre rejeta d'elle le sentiment, sa juteuse pulpe, et du sentiment le grain de l'idée, qui, de retour à la terre féconde, devait redonner des fruits savoureux.



Un jour, l'homme, rempli de la grandeur dans laquelle il se noyait en contemplant ces visions, tomba à genoux et, comme un jet bouillonnant de source, sortit des entrailles de son esprit une pure oraison sans mots, musique de l'âme, oraison qui se cristallisa dans l'idée d'un Dieu étendant la splendeur de son manteau sur la nudité de la terre.

Hors de soi-même, effacées les tristesses et les peines du contact avec sa propre existence, oublieux même des grâces qu'on lui fait, au milieu de ces visions l'homme éclate en fervente prière, venue du fond du cœur : « *Gratias agimus tibi, propter magnam gloriam tuam* ». « Nous te rendons grâces, Seigneur, pour ton immense gloire ; nous te rendons grâces, non pour les bienfaits dont tu combles la pauvre chair souffrante de notre âme, mais, Roi céleste, pour la splendeur de ta gloire, dont le reflet contemplé nous arrache au temps dévorateur et gros d'inquiétudes ; nous te rendons grâces, Père tout-puissant, pour la Beauté dont tu nous abreuves, pour la Beauté, radieuse forme née de l'embrassement de l'inaccessible Bonté et de la Vérité éternelle. »

Ensuite, ce spectacle me suggéra l'époque de la Genèse, où, parmi l'océan infini de l'espace lumineux, se coagulaient dans un auguste silence les mondes qui roulent aujourd'hui par les sphères incorporelles. Ces nuages, brassés et brûlés dans le rouge, retraçaient les incandescents tourbillons cosmiques d'où s'étaient détachés de gigantesques anneaux pour se précipiter en univers. Remembrance solennelle des immenses nuées prételluriques ; des paysages formés par la brûlante lave à bâtir les mondes, et aujourd'hui contractés et froids ; de cette époque où l'on n'avait pas encore divisé la féconde unité de l'inerte et du vivant, où les bois nourris de sève ne croissaient pas encore auprès des rochers morts ! Divins spectacles qui se succédèrent dans l'insondable silence des longues époques sidérales, sans yeux pour les contempler, dans une parfaite et pure solitude, avec un désintéressement divin. Sous leur splendeur ne gémissaient point de cœurs humains, aucun œil



 COUCHER DE SOLEIL
 

ne s'écartait d'eux pour arroser de larmes la poussière de la terre. Oh ! si les mondes s'étaient déroulés dans la procession infinie de siècles des siècles muets, sans esprit incarné pour les refléter dans sa douleur, sans conscience limitée pour rattacher le passé au futur d'un chaînon d'angoisse, s'ils s'étaient déroulés dans un présent éternel, dans une éternité de présent, solitaire et muette au sein de Dieu, qui, se mouvant dans l'immobile procession de son repos, vivait en engendrant éternellement la divine beauté du Verbe incréé par la contemplation de son Etre insondable, tandis que jaillissait de cette intime communion mutuelle l'Amour éternel du pur esprit !... Sublimes symboles !

C'est en se plongeant dans des visions comme celles de ce soir qu'on se fait une idée, — et combien douce ! — de ce que peut avoir été le règne de la forme pure et, la conscience anéantie, on savoure en son évanouissement une certaine mort de la vie et le désintéressement sacré de l'adoration de la Beauté.

Les tons de cette céleste symphonie de couleurs allaient s'effaçant peu à peu, jusqu'à s'éteindre dans l'envahissement de l'ombre de la terre et, quand nous arrivâmes aux premières maisons de la ville, il ne restait plus que quelques masses sombres de nuages, de ces braises d'exaltant éclat. Sous les cendres du couchant, nous passâmes du silence recueilli de la campagne aux rumeurs dispersées de la ville, rumeurs qui nous remirent dans l'âme les soucis de nos foyers, nous replongeant dans le temps, père des inquiétudes. Et, comme au ciel la cendre de cette grandeur si passagère, ainsi au fond de mon âme restent les étincelles de sa vision, un amas d'étincelles d'où monte, comme un balsamique encens, le chant liturgique de gloire : *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam, Domine Deus, Rex celestis, Pater omnipotens.*

MIGUEL DE UNAMUNO.

Traduit de l'Espagnol par FRANCIS DE MIOMANDRE.